

maes-avril 44

Attaques

au sujet de "Attendu que..."

Journal d'Alger - "in 36" par l'Association des écrivains algériens
Yves Avril 1944

"AFRIQUE"

Inactualité d'André Gide ⁽¹⁾

A tort ou à raison, M. André Gide a été considéré, depuis une vingtaine d'années, comme l'évangéliste d'une certaine religion, que la voix populaire qualifie de détestable hérésie, châtiée par une pluie de feu dans le septième cercle de l'Enfer. Bien qu'il professe le mépris des charmes et des plaisirs de la femme, cet ordre n'a rien de monastique; ses enfants de chœur ne pratiquent point l'austérité non plus que la vie érémitique. S'il recommande la philanthropie, il a soin de s'écarter avec dégoût du sexe féminin et prétend de renouer les temps de la Grèce classique à l'époque moderne. Cette forme de l'humanisme était jadis si peu goûtée en Europe, pendant les siècles d'obscurantisme qui précédèrent la Révolution, que les tribunaux envoyaient ses adeptes au bûcher pour y être réduits en cendres. Le code Napoléon les affranchit de la poursuite légale et du fagot en omettant délibérément leur cas dans ses dispositions. Ainsi émancipés, ils s'accrurent en nombre et acquirent de la puissance. Leur patrie d'élection fut cependant l'Allemagne.

Je ne reprocherai pas à M. André Gide le soutien qu'il apporte à une doctrine qui accorde toute primauté au culte exclusif de la virilité. Je suis trop ami de la liberté même de penser pour dénier à autrui le droit de penser autrement que moi en toutes les choses de l'esprit. M. Gide n'a pas outre-passé, dans ses ouvrages les plus populaires, les lieux communs de la bienséance. Les hérésiarques ont été justifiés ou plutôt ceux qui se donnent pour tels. Mais, poussant plus loin que leur maître, ils se sont faits les propagateurs d'une sorte de défaitisme moral dont les conséquences ont été funestes par les ravages qu'elles ont produit dans le cerveau de certains éphèbes.

Ces désordres ont porté plusieurs bons esprits à se demander si M. André Gide mériterait d'être, à Athènes, traduit devant la juridiction populaire, comme le fut Socrate, et condamné à boire la ciguë, reconnu coupable d'avoir nié les dieux de la cité, et corrompu la jeunesse. La mort de Socrate fut à l'éternel opprobre de sa ville natale. Au demeurant, il est possible que les justiciers d'Athènes, citoyens raffinés dans leurs mœurs et qui partageaient les préventions du philosophe en faveur

(1) A propos du plus récent livre d'André Gide : « Attendu que... » (un vol. in-18, Charlot, éd., Alger).

maison - André Gide
Attaques

au sujet de Attendu que

AFRIQUE

de la beauté masculine, aient eu surtout dessein de se débarrasser d'un insupportable bavard et d'échapper enfin au supplice quotidien de tels interrogatoires subtils sur le beau et le vrai qui les conduisaient à avouer leur ignorance. Mais M. André Gide n'a rien du caractère de Socrate, qui n'écrivait pas ; il n'accouche pas les esprits ; il hante les libraires plus que la place publique et ne prononce des oracles que dans les salons de la littérature. Je suis convaincu en outre qu'il ne tient en aucune façon à boire la ciguë. Il n'est qu'un homme de bonnes lettres transformé en nabi par les non-conformistes. Il leur a témoigné de la complaisance dans son *Journal*. Sans être chasseur, on peut aimer le faisandage ; sans être un débauché, on peut être latitudinaire en matière d'érotique.

(ydmfhyr rétu aoin ré aoin dréru dréru laoin rétu laoin rétu aoinétuin

L'amour est en effet, pour ce théoricien, un état affectif général un peu morbide qui ne peut, sans étroitesse, ne marquer que les relations sentimentales d'un homme et d'une femme. Il s'applique aussi légitimement aux liens qui rassemblent entre elles les créatures, sans qu'il soit distingué entre les sexes. Il faut être un étriqué de la comprénette ou un fanatique du stûpre pour repousser cette opinion avec horreur. L'amour est une amitié poussée à son terme logique. Je proclame que M. Gide a le droit de poser ce fondement à la base de sa notion de l'amour.

Ce qui est plus grave, c'est qu'il s'arroge le droit, à une période tragique de l'histoire de France, de bannir de ses écrits la notion de l'actualité. Comme les narrateurs des contes de fées, il ne veut écrire que l'éternité. Dans certains cas, c'est bravoure ; en d'autres cas, c'est bravade.

Je me demande, à ce propos, s'il n'est pas exagéré, pour un écrivain qui a la notoriété de M. André Gide, de choisir le moment où la France est crucifiée, trahie et martyrisée, pour publier un recueil de chroniques qui ne sont que de bons morceaux de littérature. A telles distractions intellectuelles se créaient, quand ils perdirent le sens de la liberté, les avocats et les fonctionnaires érudits de l'empire romain qui prenaient leurs vacances dans une fraîche villa du Latium, et occupaient leurs loisirs, loin des soucis de leur profession et du tumulte des Saturnales. N'est-on pas en droit de dire qu'alors que les Boches et les Vichyssois multiplièrent les meurtres sur la terre de France, M. Gide s'était retiré en terre tranquille, rassemblait de vieux articles et s'amusait à commenter la tragédie de Phèdre et le jeu des acteurs, dans des interviews imaginaires ? Il

demeurait calme et impassible, souriant au milieu de l'indignation universelle. En vérité, il a été trop choyé des jeunes générations. A se désintéresser du temps présent, croit-il devoir gagner et mériter l'audience du futur ? Sa nonchalance a les dehors de l'indifférence. Il semble que ses penchants l'inclinent à la passivité.

Il a eu le tort de ne pas souffrir de notre souffrance, tort de ne point montrer, lui qui tend à être un exemple de résignation, que quelque chose de lui est entré dans l'affliction de tous les Français. On se survit à soi-même, on se dépasse, non pas en préconisant une doctrine plus ou moins plausible de l'amour, mais à encourager les jeunes guerriers et nos patriotes au combat.

Le drame actuel, s'il se joue dans notre chair, se joue davantage encore sur le plan de l'idée ; les valeurs démoralisantes, les forces mauvaises au service des surhommes s'opposent aux puissances qui, avec le communisme, se sont ralliées autour de la spiritualité née du christianisme. Ce n'est pas le moment de s'isoler ni de baguenauder.

Mais il convient encore de ne pas exagérer en telles matières. Je me rends parfaitement compte que pour M. Gide, la qualité essentielle à tout écrivain n'est pas d'être héroïque, non même combatif ; son rôle n'est point de présenter à son peuple le détail d'une action militaire ou d'une mise en valeur économique, de prêcher la concorde et de secouer les veules, de dénoncer les pleutres et de consoler les victimes de l'ennemi. L'artiste est, par excellence, le prêtre du beau. Prendre parti est pour lui se mêler de politique ; il se tient, par métier, au-dessus de toutes les mêlées, et par intérêt aussi, car il se doit de ménager sa clientèle, qui appartient comme lui à tous les partis.

Il n'est point le guerrier des Thermopyles ; il est celui qui récite la Prière sur l'Acropole en songeant à la tasse de café qui le rafraîchira tout à l'heure.

Robert RANDAU.